

LA  
**Semaine**  
 DE  
**Religieuse**  
 MONTREAL

**Sommaire**

I Annonces à faire en chaire. — II Ordo des fidèles. — III Solennités de titulaires. — IV Correspondance romaine. — V Les bergers au soir de Noël.

**ANNONCES A FAIRE EN CHAIRE**

Dimanche, le 10 janvier

Fête du saint Nom de Jésus et lecture des décrets sur le mariage.

**ORDO DES FIDELES**

Dimanche, le 10 janvier

Office du dimanche dans l'oct. de l'Epiphanie, *semi-double*, introït *In excelso* - 2e oraison *Deus qui salutis*, préf. de l'Epiphanie. Aux IIe vêpres, mém. de l'oct. et de S. Hygin (du 11).

**SOLENNITÉS DE TITULAIRES**

09079

Dimanche, le 17 janvier

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Fêtes des titulaires du Saint-Nom-de-Jésus (Maison-Neuve) et de Saint-Sulpice; solennité de celui de Saint-Paul l'Ermitte.

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Solennité des titulaires de Saint-Hilaire et de Saint-Marcel.

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Solennité du titulaire de Sainte-Priscille (Ditchfield).

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Fête du titulaire de Saint-Antoine-Abbé. (Stamesborough).

J. S.

BIBLIOTHÈQUE  
 DE LA MAISON MÈRE  
 C. N. D.

## CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, le 16 décembre 1903.

**L**E Souverain-Pontife continue le cours de ses réceptions habituelles, et admet à ses audiences non seulement les différentes paroisses de Rome, mais aussi les divers collègues de la prélatrice et les chapitres de la ville. Ces audiences n'offrent en général rien de particulier ; et le Souverain-Pontife, en accueillant ainsi les diverses personnes qui relèvent directement de son autorité, n'a d'autre but que de se mettre en rapport avec elles, de les connaître, de savoir à qui il pourra, le cas échéant, s'adresser pour tel ou tel renseignement dont il aurait besoin. C'est aussi un grand honneur pour les personnes admises en sa présence et qui peuvent lui parler comme un fils s'ouvre à son père. Ces audiences, en effet, n'offrent rien de cet appareil qui existait sous les pontificats précédents. Pie X reçoit, au moins provisoirement, dans son cabinet de travail. Il est debout, fait réunir autour de lui les personnes admises à l'audience, et s'entretient avec elles sans autre préoccupation que de mettre à l'aise ses visiteurs. Si l'audience doit être un peu longue, il les fait asseoir. Un jour admettant en sa présence les représentants d'un ordre religieux, il leur dit de s'asseoir ; les religieux restaient interdits en présence de tant d'affabilité et ne bougeaient pas, alors Pie X leur dit en souriant : « Je vous ai dit de vous asseoir, mais vous ne prétendez pas cependant que j'aille vous chercher des chaises ».

— Or dans une de ces audiences il avait admis en sa présence le cardinal Rampolla qui lui présentait les chanoines de la basilique Vaticane. Après quelques mots le pape demanda au cardinal archiprêtre quel était le motif de l'excommunication propre à ce chapitre. Il existe en effet une loi pontificale, portée depuis plus de deux cents ans, en vertu de laquelle tout chanoine ou bénéficiaire de la Vaticane qui entre dans la basilique sans être revêtu du costume de chœur est immédiatement, *ipso facto*, frappé d'excommunication réservée soit au pape soit au cardinal archiprêtre. Cette loi est très sévèrement observée, et jamais on ne voit dans la basilique un clerc, bénéficiaire ou chanoine, sans le costume de chœur ou au moins la *cotta* (surplis) sur la soutane. Pie X demanda la raison de cette excommunication spéciale qui ne se vérifie pas dans les autres basiliques de Rome. Elle n'est point en vigueur à Saint-Jean de Latran

qui est cependant la basilique, la cathédrale du pape, et est tellement sainte que Benoit XIV a un chapitre intitulé « *De veneratione Sacrosanctæ absidis Lateranensis* ». Le cardinal Rampolla donna immédiatement au Souverain-Pontife les éclaircissements qu'il attendait. Jadis les chanoines habitaient presque tous dans la *canonica* ; et pendant les chaleurs de l'été, comme la basilique était toujours fraîche, en profitaient pour se promener dans ses larges nefs et y continuer la conversation qu'ils avaient commencée dans leurs appartements. Cet usage était évidemment un abus, et pour le détruire dans sa racine, le pape infligea l'excommunication à tout chanoine qui entrerait dans la vénérable basilique sans le costume de chœur. Je comprends, dit Pie X, la raison de l'excommunication ; mais maintenant il n'y a pas à craindre le même inconvénient, et il me semble que la simple prohibition pourrait suffire sans y ajouter la sanction de la censure qui est une des peines les plus graves de l'Eglise. Il a chargé le cardinal archiprêtre de lui faire un rapport sur la question, et bientôt les chanoines de la Vaticane seront délivrés d'un incubus qui pouvait parfois troubler leur conscience. Ils n'entreront à la basilique qu'en costume de chœur, mais n'auront pas à se confesser au cardinal archiprêtre si par oubli ils avaient manqué une fois à cette prescription.

— Dans une autre circonstance, le Souverain-Pontife avait accordé l'honneur d'une audience à un prélat et la conversation tomba sur la première encyclique de Sa Sainteté. Le prélat disait au Souverain-Pontife avoir reçu de France un grand nombre de lettres demandant des explications sur les sources où Pie X avait puisé ce qu'il disait à propos des derniers temps. La réponse était aisée, car le Souverain-Pontife donnait ce que j'appellerai la raison philosophique de ses paroles en indiquant le caractère fondamental de l'erreur actuelle. Elle ne consiste pas à nier Dieu, mais à se mettre à la place de Dieu. La divinisation de l'homme, enorgueillissant par les conquêtes de la nature, tel est le but qu'il poursuit, le terme auquel il aspire. Or les Saintes Ecritures donnent cette erreur comme celle des derniers temps. Il s'ensuit, par voie de conséquence logique, que si cette erreur est celle d'aujourd'hui, les derniers temps sont proches.

Mais, reprit le pape, vous croyez que les derniers temps vont venir ?

Cela me semble probable, reprit l'interlocuteur.

Et moi, dit le pape, je suis de l'avis opposé et en voici la rai-

son. Les différents problèmes dont l'homme s'enorgueillit, auxquels s'attaque son activité, qu'il cherche à résoudre ne sont encore que dans l'embryon. L'électricité, le magnétisme, l'hypnotisme, la télépathie sont autant d'inconnus que l'homme creuse, autant de phénomènes qu'il constate mais dont la cause lui échappe et dont il n'a point par conséquent la science. Or ces connaissances sont dans l'ordre du pouvoir naturel de l'homme, se meuvent dans le cercle de son action ; il a le droit de les porter à leur terme, et le monde doit devoir durer tant que ce champ nouveau ouvert par Dieu à l'activité de l'homme ne sera point complètement exploré. Dieu l'a donné à l'homme pour l'exploiter, et il ne semble pas qu'il soit dans la providence divine de l'arrêter à moitié chemin. Il est vrai, ajoutait le Souverain-Pontife, que l'activité humaine a depuis quelques années un tel regain d'activité, qu'elle marche à la conquête du monde physique avec tant d'intensité, que les progrès faits depuis vingt siècles ne peuvent pas se comparer à ceux faits dans les trente dernières années. Mais sur ce terrain nous sommes à la merci du Seigneur qui peut encore ouvrir de nouvelles ressources à l'activité humaine, mettre à sa disposition des forces qu'il ne connaît pas encore, et c'est précisément ce qui montre l'inanité des efforts de l'homme qui tient tout de Dieu et cependant prétend se passer de lui.

Ces réflexions de Pie X m'ont paru un excellent commentaire à un passage de sa première encyclique et c'est pourquoi j'ai voulu les rapporter.

— On a fait beaucoup de bruit en France d'un entrefilet de l'*Osservatore Romano* qui disait en substance que les bénédictions que le Souverain-Pontife donnait aux personnes qui lui en faisaient la demande, n'étaient nullement une approbation de la personne pour laquelle on la demandait, ou de l'œuvre sur laquelle elle descendait. Vraiment il n'était point nécessaire d'un pareil avis. Tous les jours la bénédiction pontificale tombe sur de bons chrétiens et sur d'autres, elle féconde des œuvres qui sont excellentes et implore les faveurs du ciel sur d'autres qui le sont moins, mais peuvent, grâce à cette rosée céleste, devenir meilleures. La bénédiction pontificale est comme le soleil du bon Dieu, qui éclaire tous ceux qui ne se mettent pas volontairement à l'ombre. Et personne ne voudrait rendre ce soleil responsable des crimes qu'il éclaire. Malheureusement l'esprit dénature les choses les plus simples, et on a voulu détourner cet entrefilet de sa véritable portée en le faisant tomber uniquement

sur un journal la *Vérité française*, qui avait effectivement demandé et obtenu une bénédiction pontificale. Il est bon de rappeler qu'à l'occasion du congrès de Bologne, les différentes tendances qui s'y sont manifestées se prévalaient des mêmes bénédictions, et qu'il y aurait eu lieu de les faire bénéficier de la même remarque. Il ne faut donc pas rapetisser et individualiser une mesure qui est d'ordre général, et donner à l'entrefilet plus de portée que n'en a eu la bénédiction elle-même.

DON ALESSANDRO.

### LES BERGERS AU SOIR DE NOËL

**L**L pouvait être environ 6 heures du soir. Sur une colline de Judée, non loin du bourg de Bethléem, deux ou trois troupeaux passaient encore ; mais les cris d'un pâtre qui les rappelait et s'efforçait de les rassembler indiquaient la venue de la nuit.

Peu à peu les brebis se pressèrent dans un étroit bercail. Le pasteur, dont on entendait tout à l'heure l'appel, les suivait. Il se nommait Eliacim. A l'entrée du bercail, un homme du même âge que lui (tous deux semblaient avoir trente ans) comptait le troupeau. Quand la dernière brebis eut franchi le seuil, les deux jeunes hommes se trouvèrent l'un près de l'autre. Eliacim, dégageant ses bras d'un immense burnous de laine qui le couvrait de la tête aux pieds, plaça tendrement sa main sur l'épaule d'Addi (c'était le nom de son ami) et, après un long regard échangé silencieusement, il lui dit : « Je ne me consolerais jamais, frère, que tu n'aies pas vu ces choses ».

Tous deux s'avançaient vers une flamme qui pétillait non loin de là, et, arrivant au foyer, ils s'inclinèrent. Un vieillard leur fit signe de s'asseoir. C'était un vieux pasteur, un des plus saints et des plus anciens du pays. On le croyait même prophète, et l'on venait de dix lieues à la ronde l'entendre parler sur les Ecritures. On le nommait Eliézer ; il était aveugle.

Quand il entendit la voix des jeunes hommes, le vieillard releva un pan de la bure qui couvrait son visage, et appela Noémi : c'était

sa fille. Une jeune enfant de treize ans environ parut, portant les apprêts d'un pauvre repas. Noémi était plus grande que son âge ne semblait le comporter. Elle n'avait pas toujours vécu parmi les pasteurs. Vouée au temple dès son enfance et élevée avec ses compagnes à Jérusalem, elle n'avait quitté la ville sainte que depuis peu de jours. Sa mère était morte, et la pieuse enfant avait obtenu de venir dans ces montagnes soigner la vieillesse de son père. Elle passait et repassait, servant le repas des hommes, moins semblable à une fille de la terre qu'à un ange ; et quand chacun eut reçu sa nourriture, elle alla s'asseoir aux pieds du vieil Eliézer.

Alors Addi parla : — Je ne sais pourquoi le Seigneur m'a éloigné de vous cette nuit, pendant que vous avez eu la grâce de voir de vos yeux la gloire du Très-Haut, si ce n'est que je suis un pauvre pécheur indigne des faveurs divines, et qui ne saurait plaire au Seigneur. Mais puisque je n'ai ni vu ni entendu les merveilles qui se sont passées devant vous, du moins consolez mes regrets par vos récits. Eliézer, que pensez-vous de ces choses ?

ELIÉZER. — Elles sont divines, mon fils, et telles que le plus grand des prophètes eût désiré les voir. Cependant sèche tes pleurs : nous satisferons tes désirs en te racontant les œuvres de Dieu, et songe que tous les hommes qui habitent la terre auraient voulu comme toi voir ces choses et ne les ont pas vues. Eliacim, parle, et raconte ce qui a été fait cette nuit.

ELIACIM. — Mon père, comment raconter le Très-Haut ? Cependant, puisque vous l'ordonnez, j'ouvrirai la bouche. Songe donc, Addi, que les troupeaux étant rentrés comme ce soir, et Noémi ayant servi le repas, après que nous eûmes mangé, nous demeurâmes une heure en silence, attendant qu'Eliézer parlât. Mais lui se taisait, et ne commençait pas comme d'habitude l'action de grâces du soir. Tout à coup il frémit et appela Noémi qui dormait. Il saisit sa main et dit : — « Ma fille, ou je vais mourir, ou Dieu va faire un prodige, car je sens mon âme ébranlée jusqu'à la mort ». — Nous nous levâmes et courûmes vers lui. Il se dressa comme un jeune homme,

saisit nos mains, leva les yeux au ciel, et d'une voix entrecoupée de sanglots, il commença la prophétie d'Issie. Pour nous, voyant que l'Esprit de Dieu était sur lui, nous tombâmes à ses genoux, le soutenant de nos bras étendus, et recueillant ses paroles comme le lait et le miel. Mais lui, arrivé à ces mots du prophète : — « O cieux, donnez votre rosée ; ô nuées, laissez venir le Juste ; ô terre, ouvre-toi et germe ton Sauveur », s'arrêta et soudain les cieux s'ouvrirent, et une douce clarté, comme l'aurore d'un beau jour, embrassa tendrement nos montagnes. O père, je ne puis continuer ; car comment dire la gloire du Seigneur ! Mais vous, père, qui avez le Seigneur avec vous, à votre tour parlez.

ELIÉZER. — Mon fils, il n'y a pas d'âge devant l'Eternel, et le vieillard qui veut raconter sa gloire bégaye comme l'enfant. Cependant il est doux de rappeler le souvenir des heures fortunées. Sache donc, Addi, qu'entendant la voix divine, dont les échos lointains arrivaient déjà jusqu'à nous, tous nous tombâmes la face contre terre, saisis de frayeur. Mais alors les anges nous entouraient. L'un d'eux dit : — « Levez-vous » ! — Nous nous levâmes, et tout à coup l'Eternel me rendit la vue pour voir sa gloire. Et c'était dans le ciel une clarté forte et éblouissante, en sorte que le ciel semblait un soleil ; mais ce soleil vivait, parlait et chantait. Car, aussi profondément que le regard mortel peut s'étendre, je voyais des multitudes angéliques, et tous étaient enveloppés comme d'une inexprimable joie. Cependant un grand silence se fit, et l'un des anges, beau comme un chef du ciel, parut et dit : — « Ne craignez point, car voici que je vous annonce une grande joie qui sera pour tout le peuple. Aujourd'hui vous est né le Sauveur, qui est le Seigneur Christ, dans la cité de David, et voici le signe pour vous : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche ».

Il avait à peine parlé que, semblable au murmure de la mer ou à la voix d'un grand vent qui s'élève, une mélodie profonde comme le ciel commença à se faire entendre, si douce que la paix du cœur n'en était pas ébranlée, si puissante que la terre tremblait. Tous les

rayons de la gloire divine se concentrèrent, toutes les sphères célestes s'unirent, toute l'armée de Dieu ne forma plus qu'un chœur ; et un seul cri, grand comme la voix de Jéhovah, se fit entendre : — « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! » — Les monts d'alentour s'émurent, et la Gloire du Seigneur s'était déjà repliée comme l'aile d'un séraphin qu'ils redisaient encore à tous les échos : — « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! »

O Seigneur Dieu d'Israël, que te rendrai-je pour tout ce que tu m'as donné ? J'ai attendu ton Christ, j'ai cru en lui, j'ai vu ta gloire, j'ai vu l'Enfant adoré ; tu m'as rendu la lumière assez longtemps pour contempler le Sauveur. Après cela, je ne voulais plus rien voir sur la terre, et tu m'as rendu mes ténèbres ; maintenant renvoie ton serviteur, ô Seigneur, parce que mes yeux ont vu le salut que tu as préparé devant la face des peuples, la lumière pour la révélation de ton amour aux nations et la gloire de ton peuple d'Israël. O Eliacim, ma voix défaille, et mes forces me trahissent. Parle maintenant, mon fils, et raconte la suite des miséricordes du Seigneur.

ELIACIM. — Je parlerai, père, puisque vous l'ordonnez. A peine le silence de la nuit avait-il succédé à la vision divine, que nos voisins, les bergers d'alentour, accoururent, demandant si nous avions vu et entendu, car la gloire du Seigneur s'était aussi reposée sur eux. Ils entouraient Eliézer, et demandaient ses ordres. Lui, dit à haute voix : — « Allons à Bethléem, et voyons l'accomplissement de la parole que le Seigneur nous a manifestée ». Tous donc nous partîmes, et la joie nous portait sur ses ailes, car en moins d'une heure nous tournâmes les collines qui nous séparent de la cité.

ADDI. — Comment trouvâtes-vous le lieu où reposait l'enfant, car vous l'ignoriez ?

ELIACIM. — Noémi nous conduisait. Elle volait plutôt qu'elle ne marchait devant nous, et affirmait que son cœur lui disait le chemin ; et de fait, Noémi ne s'est point trompée ; car, dès que nous fîmes en vue des maisons de Bethléem, elle se détourna, et, indiquant du



doigt une pauvre étable éloignée sur la route et des habitations, elle sourit comme un ange et nous dit : — « C'est là ». Un rayon de lumière, de cette lumière vivante et blanche qui avait accompagné la gloire du Seigneur, et qui ressemble plus à la lumière des étoiles qu'à celle des torches, un rayon de cette lumière passait par l'ouverture de la porte. Nous arrivâmes tous, mais la crainte nous saisit, et nous n'osions ouvrir. Noémi seule osa, et d'un bond rapide comme celui d'une gazelle, elle tomba aux pieds de l'Enfant. O Noémi, l'Enfant a paru tous nous aimer, mais il me semble qu'il t'aimait et te caressait plus que nous tous. Parle donc à ton tour, et raconte à notre frère Addi la suite des miséricordes du Seigneur.

NOÉMI. — Hélas ! Eliacim, si je laissais parler mon cœur, je répéterais cent fois de suite que j'aime le divin Enfant, et je ne dirais rien autre chose ; car, depuis l'instant où je l'ai vu, je ne vis et ne respire que pour l'aimer. Cependant, puisqu'il faut te consoler, pauvre Addi, qui n'étais point cette nuit avec nous, j'essaierai de te dire combien belles et douces furent les choses que nous vîmes à Bethléem. Tu connais cette pauvre étable où les malheureux de la cité obtiennent de mettre leurs animaux ? — Je la connais, reprit Addi. — Imagine-toi donc qu'au fond de l'étable, sur une crèche couverte d'un peu de paille, reposait un pauvre petit, enveloppé de langes misérables. Appuyée contre la crèche, et dans l'attitude de l'extase, se tenait une jeune femme un peu plus âgée que moi : ses yeux étaient fixés avec tant de force sur l'Enfant, que notre arrivée même ne les détourna pas. Seulement, de temps en temps, une larme sillonnait ses joues et tombait sur la paille de la crèche. Un homme plus âgé que toi, Addi, semblait les garder ; car, dès que nous entrâmes, il vint vivement à nous et sembla s'inquiéter de la venue des hommes. Pour moi, j'avais échappé à ses regards, et il parlait encore à la porte avec mon père et les pasteurs que j'étais depuis longtemps au pied de la crèche. L'Enfant ne pleurait pas. Mon Dieu ! qu'il était beau à voir ! Quand on l'avait une fois regardé, il était impossible d'en détourner les yeux. Le croirais-tu,

cher Addi ? on ne pouvait même s'éloigner de son pauvre berceau, et il semblait qu'il y eût dans la crèche je ne sais quoi d'irrésistible, qui attirait toujours et forçait à demeurer auprès d'elle.

ELIÉZER. — Quand cet Enfant aura été élevé de terre, il attirera tout à lui. Continue, Noémi ; ta piété est l'honneur de ma vieillesse, et ta voix rajeunit mon cœur.

NOÉMI. — En ce moment la belle dame qui veillait auprès de l'Enfant sembla sortir de son rêve. Elle leva les yeux et me vit agenouillée contre la crèche, ayant bien envie de baiser les pieds de l'Enfant, mais n'osant point. Ses regards rencontrèrent les miens, et je t'assure, Addi, que jamais si céleste regard ne se rencontra sur la terre.

— Elle était plus belle que Rachel, la fiancée de Jacob, dit Eliacim.

— Plus belle qu'Eve, la mère des hommes, dit Eliézer.

— Mais sais-tu, reprit Noémi, sais-tu, mon Addi, la grandeur de sa douceur et de sa bonté ? Quoiqu'elle eût les yeux pleins de larme, me voyant aux pieds de l'Enfant, les mains jointes, elle ne put s'empêcher de sourire, et, se baissant vers moi, elle me prit par la main et m'attira vers la tête de l'Enfant ; puis doucement elle posa sur mon front la petite main du nouveau-né. Singulière chose, père ! depuis que cette main a reposé sur ma tête, je sens que je voudrais mourir pour l'Enfant, et que je n'aurais pas de plus grand bonheur au monde que de répandre tout mon sang pour lui, tant je l'aime !

— Pauvre Noémi, fit Eliézer en passant sa main sur les cheveux de la jeune fille, oui, l'heure viendra d'aimer ainsi.

— Je ne sais, poursuivit Noémi, ce qui arriva derrière ni à côté de moi, car je ne pouvais regarder que l'Enfant. Eliacim, t'a-t-il regardé ? l'as-tu touché ?

ELIACIM. — Après toi, Noémi, chacun de nous posa son front contre la crèche et fut touché par l'Enfant Dieu. La pieuse mère nous disait avec une merveilleuse douceur : — « Pauvres gens qui êtes venus de loin, la nuit, par le froid, pourquoi suis-je trop pauvre

pour vous offrir un peu de nourriture et des logements ? » — Et nous lui répondions : « Belle et pieuse dame, c'est à vous qu'il faudrait des secours. Hélas ! que ne sommes-nous riches comme tel et tel ! Vous ne seriez point ici au froid et à la dure ». — Mais elle répondait : « Mon Fils sera l'ami des pauvres et des petits. Les riches m'ont refusé cette nuit un asile, parce que j'étais trop pauvre pour habiter dans leurs demeures ; mais vous, pauvres comme moi, vous êtes nos amis et nos frères. Bienheureux les pauvres de cœur, le royaume de mon Fils est à eux » !

NOËMI. — Tu oublies, Eliacim, que les pasteurs avaient apporté des agneaux et des chevreaux. Ces pauvres petits agneaux ressemblaient comme nous l'attrait de la crèche, car tous s'étaient blottis à l'entour et semblaient se serrer contre elle. N'as-tu pas observé aussi que personne de nous n'avait ni torches ni lampes, et que la douce lumière qui éclairait nos visages partait de l'Enfant ?

— O Orient, s'écria Eliézer, ô Soleil de justice et Splendeur de la lumière éternelle, tu devais venir ainsi illuminer les hommes couchés dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort !

Noémi reprit : — Cependant l'aurore approchait, et de peur qu'une réunion n'attirât les regards des habitants de Bethléem, ce que craignait Joseph, l'époux de la jeune mère, nous dûmes nous retirer. Avant de quitter l'Enfant, les pasteurs dirent à Eliézer : — « Père, l'Éternel lui-même nous a instruits sur les destinées de ce divin Enfant. Nous sommes donc venus pour l'adorer. Mais comme chacun de nous ne peut dire ce que ressent son cœur, au nom de tous ! parlez. » — Alors mon Père se leva, et d'une voix forte et vibrante, comme il parle quand l'Esprit de Dieu est sur lui, il dit : « O Enfant, grâces vous soient rendues de ce que, cachant le mystère de votre amour aux grands et aux sages, vous avez d'abord voulu le révéler aux petits ! Ni votre enfance, ni votre pauvreté, ni les larmes de votre mère, ni l'humilité de Joseph, ni la misère de l'étable, ni la paille de la crèche ne nous tromperont : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu pour sauver le monde ! O Enfant, malgré tout l'appareil de vos abaissements et de votre petitesse, éclairé par les lumières mêmes de la gloire de Dieu, je reconnais en vous le Fils du Très-Haut, le véritable Adonaï, le chef de la maison d'Israël, la tige de Jessé de qui germera le salut des hommes, la clef de David, le Désiré des Nations, le Prince, le Conseiller, le Fort, l'Emmanuel, le Roi de la terre, le Prince du siècle futur ! O Christ

du Seigneur, vous avez regardé le monde, et le monde vous a fait pitié. Tout souffrant, tout égaré, tout mauvais, tout menaçant ruine, tout à jamais perdu ! voilà ce que le regard de votre amour n'a pu soutenir. Vienne maintenant votre règne ? Changez ce vieux monde, vrai royaume de haine. Mettez-y le règne de l'amour. Entrez dans vos domaines, ô Roi, entrez dans nos cœurs : ces cœurs sont à vous jusqu'à la mort ; désormais vivre ou mourir sera vous aimer ! O mes fils, prosternons-nous, et emportons dans nos âmes, pour commencer avec toute la terre une nouvelle vie, la bénédiction du Fils de l'Éternel. »

Alors tous se prosternèrent, même le père de l'Enfant. La femme seule demeura debout. Elle prit l'Enfant dans ses mains et l'éleva lentement au-dessus de nos têtes. Un long silence se fit, et un éclat extraordinaire enveloppa le visage de Marie et celui de Jésus.

Puis chacun sortit, et nul ne parlait durant le chemin.

— Pour moi, dit Noémi en fluissant, je te répète, Addi, que depuis cette heure vivre ou mourir, pour moi, c'est aimer Jésus !

— Ces paroles furent les dernières de l'entretien. Une longue méditation silencieuse les suivit. Le vieil Eliézer priait. Addi ne pleurait plus, mais semblait rêver. Elacim tendit la main à Noémi, qui y plaça la sienne et sembla faire un signe d'intelligence au jeune père.

Cependant la nuit était venue ; la flamme ne brillait plus au foyer. La blanche clarté de la lune glissait seule sur les oliviers des collines, et une ligne rougeâtre encore des derniers sillons du soleil semblait s'éteindre à travers les longs balancements des palmiers. Les bergers de Bethléem rentrèrent sous leurs pauvres toits, Noémi avec le vieillard, les deux jeunes hommes plus loin dans la montagne, et Noël ne fut plus que dans leurs rêves.

Ce soir-là toute la terre s'endormit comme les autres soirs : les esclaves dans leurs fers, les impies dans leurs blasphèmes, Auguste, maître du monde, dans ses plaisirs ; cependant depuis près de vingt-quatre heures le monde était sauvé.

Le vieil Eliézer mourut peu de jours après la naissance du Christ, bénissant Dieu de lui avoir donné la vue du Messie. Addi fut baptisé avant de mourir, après une vie pleine de foi. Pour Eliacim et Noémi, tous deux moururent martyrs dans leurs vieux jours : Eliacim, après avoir suivi Marie jusqu'au Calvaire, et en répétant ce qu'elle avait dit au soir de Noël : « Vivre ou mourir pour moi, c'est aimer le Christ. »

L'abbé PERREYVE.